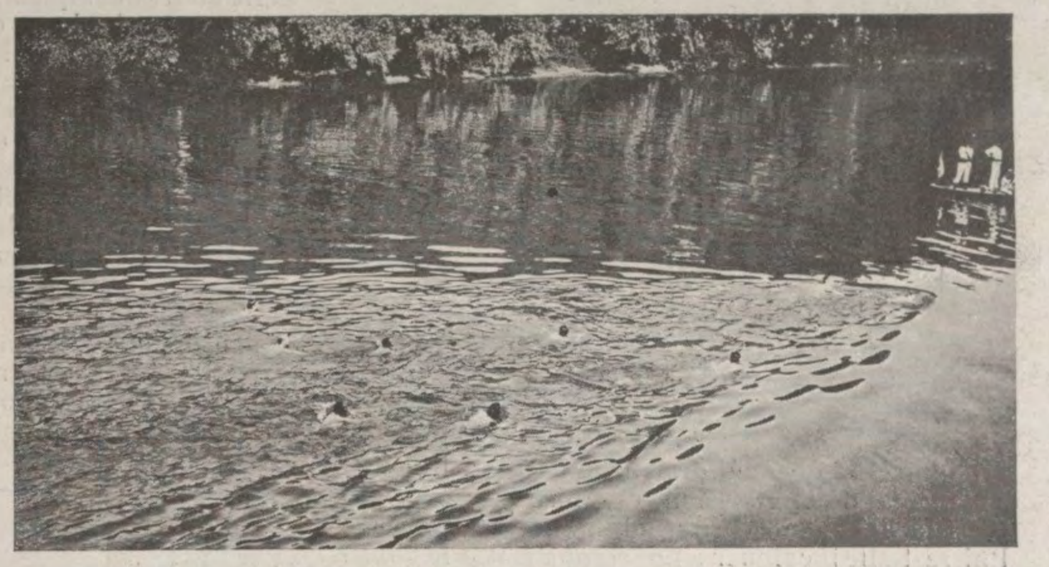
LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS :
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois 7 fr. 50
PROVINCE.. — 15 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.

PARAISSANT LE DIMANCHE
Rédaction et Administration, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

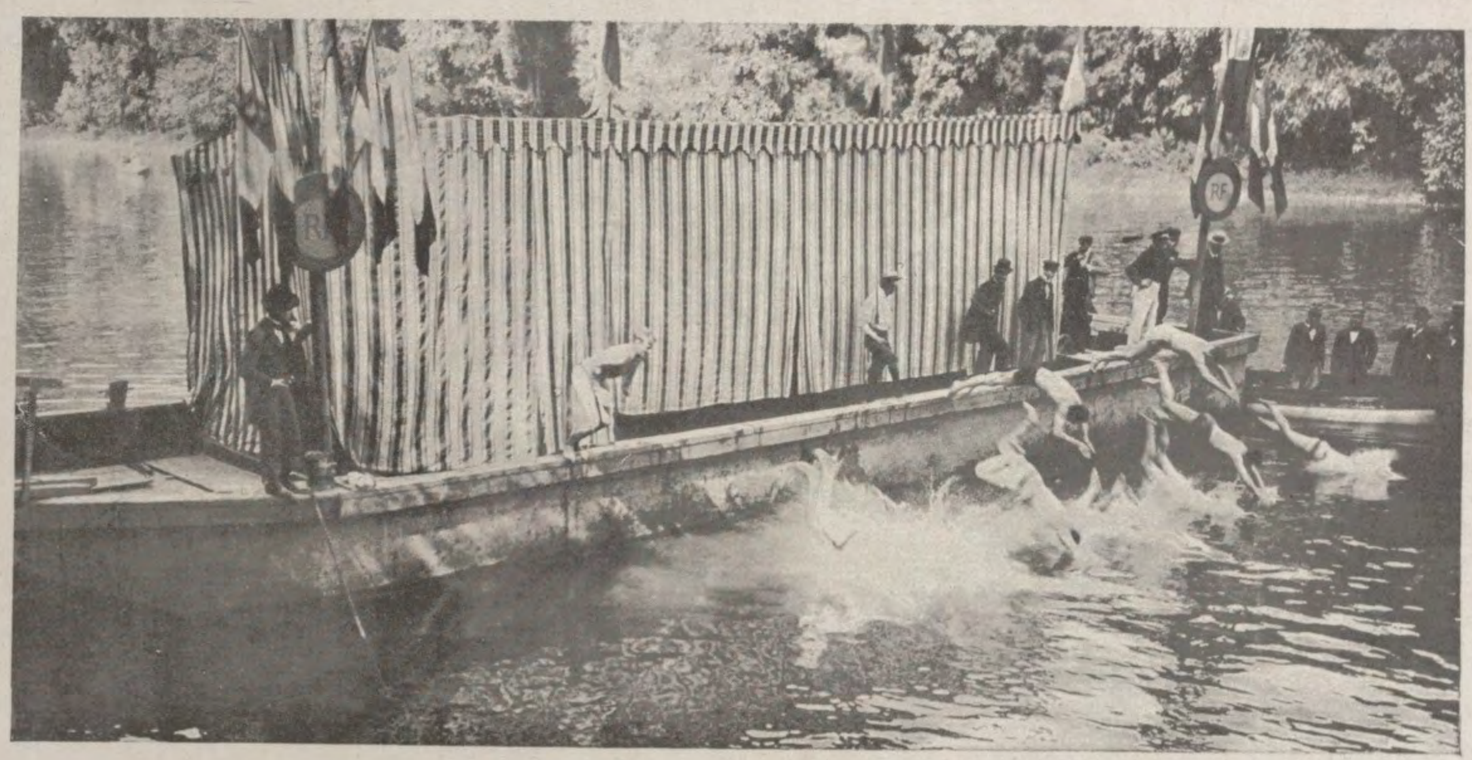
6 Août 1899. — N° 47.

Les officiels suivant la course dans le canot à pétrole *Miette* de M. Midavaine.



La cinquième série à l'eau.
Parmi les concurrents notre collaborateur Victor Breyer.

Gréasley, vainqueur pour la seconde fois du Critérium de la Natation, 500 mètres en 5 m. 57 s. 2/5.



Le départ d'une série.

Un plongeon du haut du pont Rothschild.

(Cliché de J. Beau).

Les concurrents de la finale :
Greasley, Nuttall, P. Cavill, Peslier, Pommier, Sylvestre, A. Cavill, L. Dufour, Ravier, Ricard, Barré, Vilbert.

Les deux gagnants : Greasley et Percy Cavill.

LE CRITÉRIUM DE LA NATATION (30 JUILLET)

Le Critérium de la Natation organisée par notre confrère le *Vélo* s'est disputé dimanche dernier dans la Seine, entre le pont de Suresnes et le pont Rothschild. Les concurrents étrangers Greasley (anglais), Percy Cavill (australien), Nuttall (anglais) et Arthur Cavill (australien) se sont classés en tête dans cet ordre.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

LA NATATION

C'est en pleine Seine et dans le bassin de Puteaux, que s'est disputé, dimanche dernier, le Critérium de la Natation, organisé par le *Vélo*. C'est la deuxième épreuve du genre en France. Puisse-t-elle inculquer à nos compatriotes le goût d'un sport archicomplet, car rien n'est à la fois plus hygiénique — pour un homme sain — agréable et esthétique que cet exercice. La natation est, du reste, mieux qu'un sport : c'est l'application d'une faculté dont la plupart d'entre nous ont la sottise de ne pas user. L'homme est fait pour marcher, courir et nager. Peut-être arrivera-t-il même un jour à voler comme l'oiseau, mais ce ne sera jamais qu'au moyen d'un appareil mécanique : tandis que l'action d'évoluer dans l'eau est toute naturelle et son apprentissage serait aussi facile que celui de la marche, si le *trac* ne paralysait nos moyens. Aux colonies, on jette les petits négrillons à l'eau dès l'âge le plus tendre et ils s'y comportent comme de véritables poissons. N'est-ce pas également le trac qui empêche les néophytes cyclistes de trouver du premier coup l'équilibre à bicyclette ?

Les anciens, plus proches de la création, avaient la plus grande pitié pour l'homme qui ne savait pas nager. Ils le plaçaient au rang de ceux qui ne savaient pas lire et le traitaient d'ignorant. Ignorance dangereuse, du reste, pour ceux qui en font preuve, car les circonstances de l'existence nous obligent souvent à voisiner avec l'eau. Or, dans de nombreux naufrages, les rares survivants n'ont dû leur salut qu'à leurs connaissances natatoires.

Mais il ne faut pas voir seulement dans la natation le côté uniquement utilitaire. C'est aussi un sport des plus variés et des plus intéressants, car il ne suffit pas de savoir tirer quelques brasses pour être classé bon nageur et même pour se tirer d'affaire en cas de danger : *Faire la planche*, *nager sur le dos*, *tirer sa coupe*, *nager en chien*, *sur le côté*, *à l'indienne* (mode adoptée par les coureurs anglais et américains), *debout*, *assis*, *en croix*, *en triton*, etc.

Voilà ce qu'il faudra apprendre petit à petit.

Le *plongeon* est une autre acrobatie très importante de l'art de la natation. Il faut savoir *piquer une tête*, plonger *les pieds les premiers*, *nager sous l'eau*, etc.

Enfin viennent les exercices de sauvetage et les jeux dans l'eau.

Comme on voit, il y a matière à un fort ouvrage. Il en a été écrit de très complets de l'autre côté du détroit. Comme ouvrage français, je ne connais guère que *La Natation* par G. de Saint-Clair (Petite bibliothèque athlétique).

Mais dans cet article qui n'a que le mérite et le prétexte de l'actualité, je ne puis entrer dans le détail de tous les exercices natatoires et mon seul but est de suggérer l'idée aux lecteurs de faire des lectures plus approfondies à ce sujet.

Le point le plus difficile de cette science est d'apprendre à sauver son semblable. (Il serait bon à ce sujet, d'organiser un grand concours en pleine Seine). Cela est si vrai que les maîtres nageurs patentés, sont généralement eux-mêmes d'une grande nullité à cet égard. Ils sont si peu sûrs d'eux, qu'on les a vus maintes fois refuser de se porter en mer au secours d'un baigneur en danger. Et ceux qui n'écoutent que leur courage sont souvent les victimes de leur ignorance.

Mais abordons une note plus gaie, plus sportive. Le *plongeon* est peut-être ce qui séduit le plus les véritables amateurs de natation. A la mer, lorsque la plage comporte l'installation nécessaire à cet exercice (ce qui est malheureusement assez rare sur nos côtes), c'est un plaisir réel que de *piquer des têtes*, et même de se contenter de les voir piquer. Il est des nageurs anglais qui ne font que cela. Ils se jettent à l'eau pour revenir au plus vite à la plate-forme d'où ils se sont élancés et replonger à nouveau. A Dieppe, plage très fréquentée par nos voisins d'outre-Manche, on peut assister journellement à ce spectacle pendant la bonne saison.

Plonger ne constitue pas seulement un amusement. C'est un exercice des plus utiles, car on peut tomber à l'eau par surprise et si l'on n'a pas l'habitude de cette immersion brutale, on pourra très bien perdre la tête et se noyer tout en sachant nager.

Piquer une tête est le plongeon le plus connu. C'est aussi le moins facile, et on n'arrivera à s'y livrer de façon correcte et gracieuse qu'après un long apprentissage. Rien n'est moins esthétique, en effet, que les efforts de certains nageurs au moment du plongeon et surtout que leur façon d'aborder l'eau : il faut que cette acrobatie soit faite très nettement, le corps devant filer droit comme une flèche.

On commence par piquer une tête d'un endroit peu élevé (les premières marches d'une échelle), puis on plongera d'un bateau, d'une plate-forme, etc. Le principal est de s'assurer d'une profondeur d'eau suffisante (3 mètres au moins), car on a vu

Une belle tête.

Prêt à partir.

Un plongeon fantaisiste.

En tandem.

Parti

Dans l'eau.

Le coup de reins final.

des nageurs se tuer, leur tête s'étant brisée contre le fond. On peut effectuer le plongeon par la tête, avec ou sans tremplin, avec ou sans élan.

Voici comment s'y prennent les bons plongeurs : « Après avoir aspiré fortement l'air, ils lèvent les bras par-dessus la tête, les mains réunies au-dessus de celle-ci, les doigts et les pouces l'un contre l'autre, le torse légèrement rejeté en arrière, le corps raide et immobile, les jambes droites et les pieds réunis parallèles aux bras; ils entrent alors dans l'eau comme une flèche, sans l'éclabousser, à un angle de 45°, de 10 à 12 mètres du point de départ, glissant dans ses profondeurs tant que l'impulsion porte le corps en avant » (*La Natation*, par G. de Saint-Clair). Pas une bulle d'air ne doit indiquer l'endroit où un bon plongeur est entré dans l'eau.

Le même plongeon s'exécute avec élan. Celui-ci doit être d'environ 8 à 10 mètres; la dernière enjambée doit vous amener au point exact où le plongeon doit être exécuté. On essaye ensuite de franchir la plus grande distance avant d'entrer dans l'eau.

Le plongeon « les pieds les premiers » est beaucoup plus aisé; il est adopté par tous ceux qui n'osent pas « piquer une tête ». Ce plongeon doit être fait les jambes serrées l'une contre l'autre et les bras allongés et raidis le long des côtes.

« Nager sous l'eau » fait partie du chapitre des plongeons, puisque lorsqu'on se jette la tête ou les pieds en avant, il doit y avoir un séjour plus ou moins long dans l'onde. Mais il en est qui prolongent ce séjour. Pour cela ils emplissent leurs poumons d'air avant de partir. Une fois sous l'eau, il faut nager en retenant la respiration ; les pieds ne doivent pas sortir de l'eau, car ils entraînent le corps qui émerge aussitôt tout entier.

La vitesse obtenue sous l'eau est plus grande que celle obtenue à la surface ; on peut estimer la différence à 20 p. 100. La moyenne des bons plongeurs est de 40 secondes sous l'eau; mais certains pêcheurs de perles ou d'éponges arrivent à rester ainsi trois et quatre minutes et ils atteignent jusqu'à 70 mètres de profondeur. Charles Cavill, un célèbre plongeur, parvint à rester cinq minutes

Le plongeon en arrière : 1re phase.

trente secondes entre deux eaux. Mais il périt en 1897 au cours d'une de ces expériences.

Pour en revenir aux courses, je ne dissimulerai pas aux concurrents que l'entraînement du nageur est extrêmement dur. Il faudra six semaines de bains quotidiens avant de pouvoir se mettre en ligne. Toutefois, éviter de faire plus de deux fois par semaine la distance exacte de la course que l'on doit fournir. Se contenter de nager vigoureusement 100 ou 200 mètres et de faire des poussées, à toute vitesse de 40 à 60 mètres.

Pour les courses de fond (500, 1000 mètres et au-dessus), il faudra toutefois s'assurer que l'on est susceptible de fournir la distance à bonne vitesse, car un effort auquel on n'est pas habitué pourrait amener une crampe qui, non seulement vous enlèverait toute chance de réussir, mais pourrait vous empêcher de regagner le bord.

Il est préférable de prendre ses bains à heures régulières. Ne pas s'inquiéter des heures de marée, à moins cependant que la plage offre des dangers lorsque la mer est basse. Le meilleur moment est entre le premier et le second déjeuner, vers onze heures par exemple.

S'il faut laisser un intervalle de deux heures au moins entre les repas et le bain, rien n'empêche de manger un biscuit au moment de se mettre dans l'eau. La précaution est au contraire excellente, elle empêche le saisissement que procure la sensation que l'on éprouve à se baigner l'estomac absolument vide.

On peut se baigner lorsque l'on est en pleine transpiration, cela vaut mieux que de laisser reprendre au corps sa chaleur normale. La réaction se fait mieux. Il est bon, avant d'entrer dans l'eau, de se frictionner avec cette dernière l'estomac et la tête. A moins d'avoir une nature spéciale, il est préférable de ne pas prolonger les baignades au delà de quinze à vingt minutes.

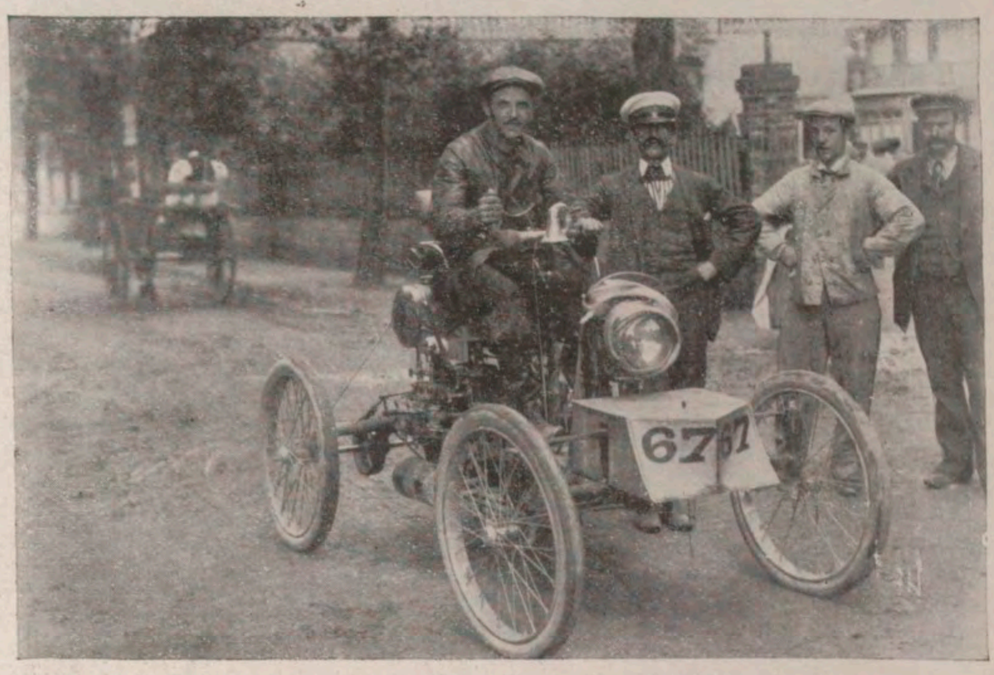
Et maintenant, en guise de conclusion, je formulerai un souhait : celui qu'aucun des lecteurs de ce journal n'ait la paresse d'apprendre à nager !

(*Clichés de M. Lemercier.*) G. DE LAFRETÉ.

Le plongeon en arrière : 2e phase.

Le plongeon en arrière : 3e phase.

Le « père » Gleize, qui a tenu de loin la tête des motocyclistes, jusqu'à Aix-les-Bains et qui, après un accident, a terminé septième.



Gabriel, premier des voiturelles pendant presque tout le parcours; a fini second.

Les ouvriers qui ont accompagné les concurrents sur le parcours.

Pinson Levegh Chasseloup-Laubat Heath
Girardot de Knyff Clément
Boileau de Castelnau

Les survivants des voiturelles, à Cabourg.

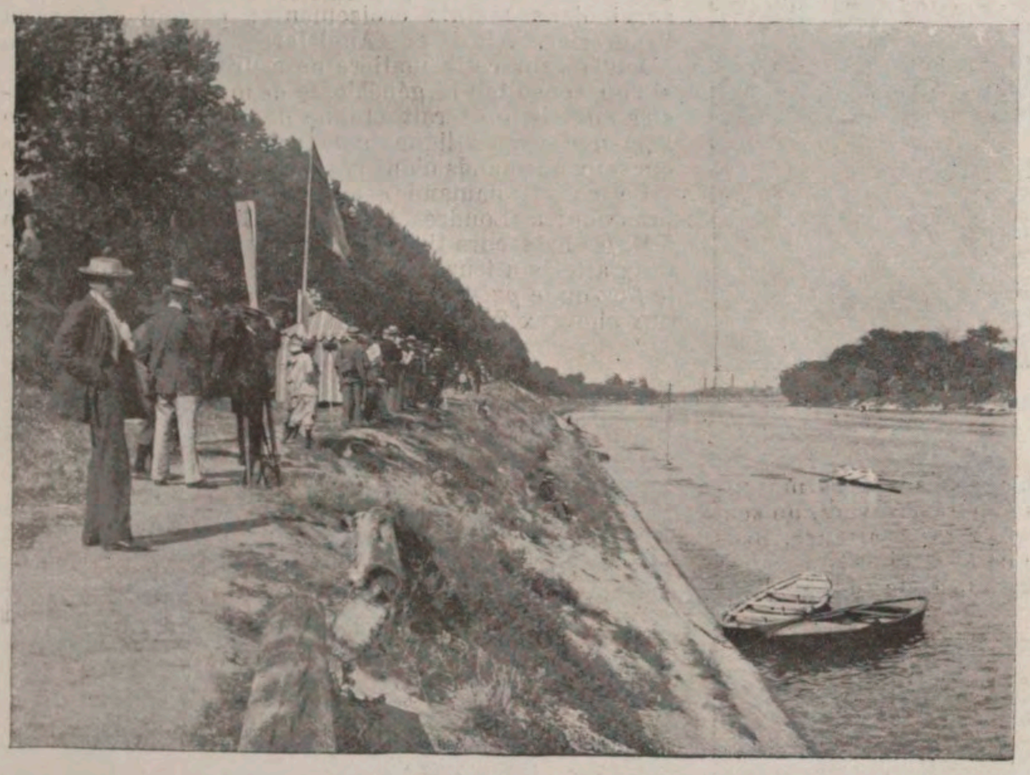
Beconnais de Méaulne
Tart Teste Degrais
Cormier Bardin

Les survivants des motocyclistes, à Cabourg.

(Suite des clichés de notre envoyé spécial, M. J. Beau.)

DERNIERS ÉCHOS DE LA COURSE AUTOMOBILE DU TOUR DE FRANCE

Huit rameurs armement libre — Équipe du Club nautique de Lyon (gagnante).



Un poste de secours au départ.

Mise à l'eau des embarcations.

Les 4 Seniors au départ.

LES RÉGATES INTERNATIONALES D'ASNIÈRES (23 JUILLET)

En dépit des difficultés d'organisation, la réunion donnée par le comité des Régates Internationales de Paris a remporté un grand succès. Les honneurs de la journée ont été pour le Rowing-Club, le Stade Français et le Club Nautique de Lyon.

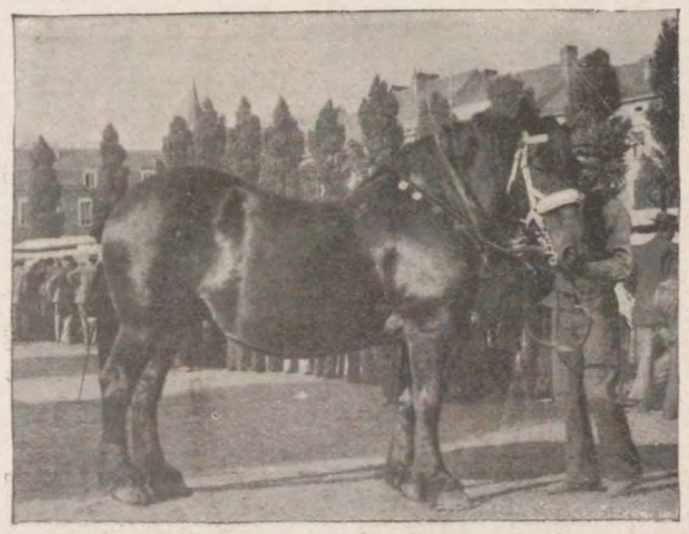
Concours de juments de 3 ans, 1er prix.

Un Concours régional hippique

EN BELGIQUE

Tandis que chez nous se tenaient les derniers grands concours régionaux agricoles de l'année, en Belgique avaient lieu toute une série de concours et d'expositions de bestiaux et d'animaux de ferme et de basse-cour, de chevaux et de chiens.

Quand bien même la *Vie au Grand Air* deviendrait



Concours de juments de 4 ans et au-dessus, 1er prix.

quotidienne, s'il lui fallait rendre compte de toutes les expositions sportives, concours, courses de chevaux, d'autos ou de bicyclettes, qui ont lieu journellement dans le monde entier, il lui faudrait certes, plus que quintupler son format.

Il faut donc nous contenter de signaler à nos lecteurs les manifestations sportives les plus importantes. Voici que tout justement, précédant de quelques jours le concours hippique de Boulogne-sur-Mer, vient d'avoir lieu à Gand un grand concours régional hippique. Pourquoi faire remarquer ce rapprochement? C'est que Gand est le centre de l'élevage du cheval flamand et que Boulogne est le centre de l'élevage du cheval boulonnais, et que ces deux excellentes races de chevaux de trait ont la même souche. Et si l'on veut écouter ce vieil adage : *le sol et le climat font et défont les races*, il se pourrait fort bien que le même étalon fût, dans un temps très éloigné, le père des deux meilleures espèces de chevaux de trait d'Europe : le flamand et le boulonnais.

Donc, l'autre semaine, à Gand, il y eut un concours spécial de chevaux, de la race flamande. Le catalogue comprenait 360 numéros : c'est un joli chiffre, car même à Boulogne le comité organisateur du concours spécial de la race boulonnaise n'avait réuni que 100 adhésions à peine; il est vrai de dire qu'à Boulogne, ce concours n'existe que depuis l'année dernière, tandis qu'à Gand, les vieux Gantois eux-mêmes cherchent dans leur mémoire la date de la première exposition.

En Belgique on élève beaucoup de chevaux et nos voisins sont passionnés pour les sports hippiques comme pour tous les autres sports ; mais bien qu'il y ait sur les bords de l'Escaut, de la Somme et de la Meuse des haras nombreux où l'on prépare sur une grande échelle, le pur sang anglais, quand on parle du cheval belge, c'est du cheval de trait qu'il est question, et du cheval flamand qui est la souche des autres races de Belgique.

Le cheval de trait belge constitue une race remarquable par sa taille énorme; c'est le plus grand cheval de l'Europe et même du monde, après le cheval noir de brasseur anglais qui du reste est originaire de Belgique

Promenade des étalons primés.

C'est un animal remarquable par sa force musculaire : ainsi on peut voir dans le port d'Anvers, un seul de ces chevaux flamands traîner avec aisance, mais au pas lent, une charge nette de 5000 kilos !

Le type de ce cheval flamand a été décrit d'une

Concours pour le plus beau lot de jument de courses appartenant au même propriétaire, 1er prix.

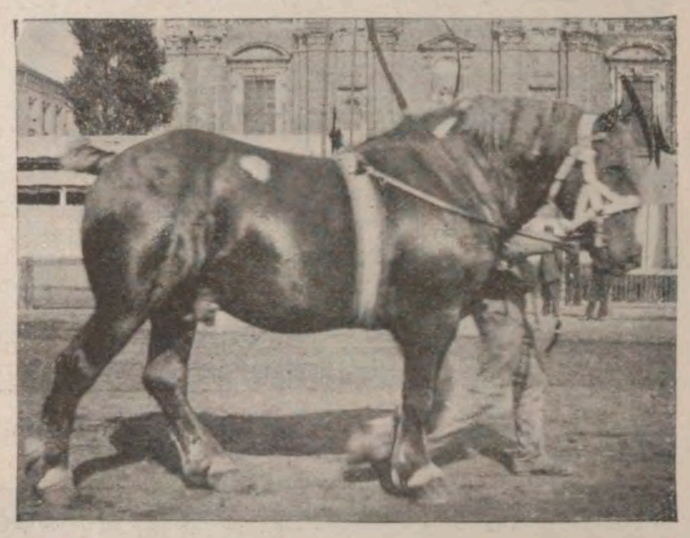
façon assez curieuse par un poète populaire du XVe siècle; il doit avoir :

Belle poitrine — bien rablé, dos et reins doux à être monté	comme la femme.
Rapide à la course, sautant bien	comme le lièvre.
Tête petite, beau poil, queue longue	comme le renard.
Sabots de bonne corne, dos solide, se nourrissant bien.	comme l'âne.
Ouïe fine, leste en jambes, bien corsé course au trot	comme le loup.

Concours d'étalons de 4 ans et au-dessus, 1er prix.

Malgré sa masse et sa taille — qui varie entre 1m,60 et 1m,80 — le cheval flamand n'est point disgracieux ni lourd comme on pourrait le croire, il a du reste servi dans maints croisements; partout on a su l'apprécier. Ainsi en Angleterre — le témoignage d'Anglais sur cette matière ne saurait être suspect — si l'on consultait la généalogie de maint noble carrossier anglais, on serait étonné de son humble origine flamande par la ligne maternelle; d'autre part nos chevaux normands n'ont pas dédaigné le sang flamand.

Ce cheval flamand est le vrai type du cheval de brasseur; à Londres tout aussi bien qu'à Bruxelles MM. les brasseurs tiennent à avoir des chevaux colossaux attelés à leurs lourdes charrettes transportant ou le *faro* ou le *pale ale* ou le *scotch ale* ; aussi a-t-on donné aux chevaux flamands le plus de taille que l'on a pu et



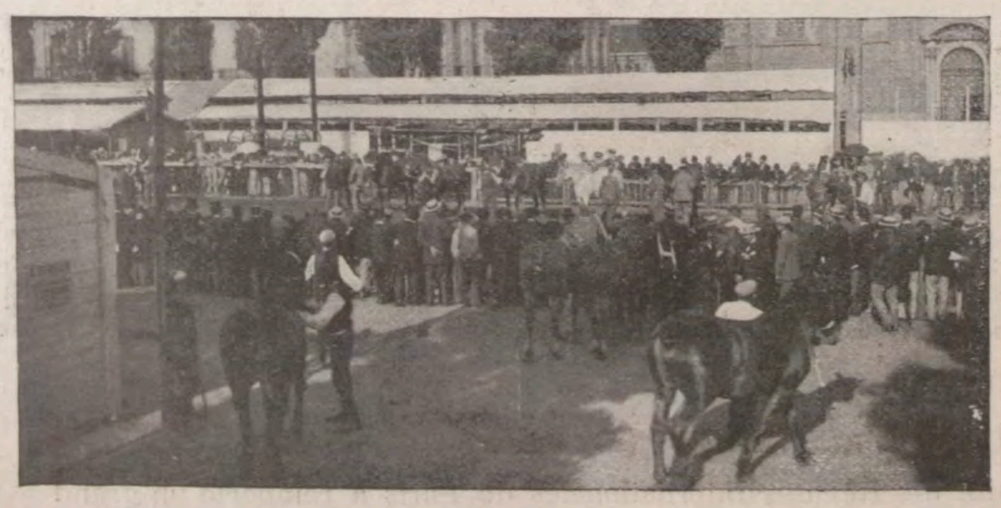
Concours d'étalons de 3 ans, 1er prix.

les fermiers-éleveurs de Surrey et de Berkshire achètent chaque année dans le concours de Gand et d'ailleurs des poulains de deux ans qu'ils poussent au gros, tout en élevant leur taille par un régime alimentaire aussi intensif et extensif que possible.

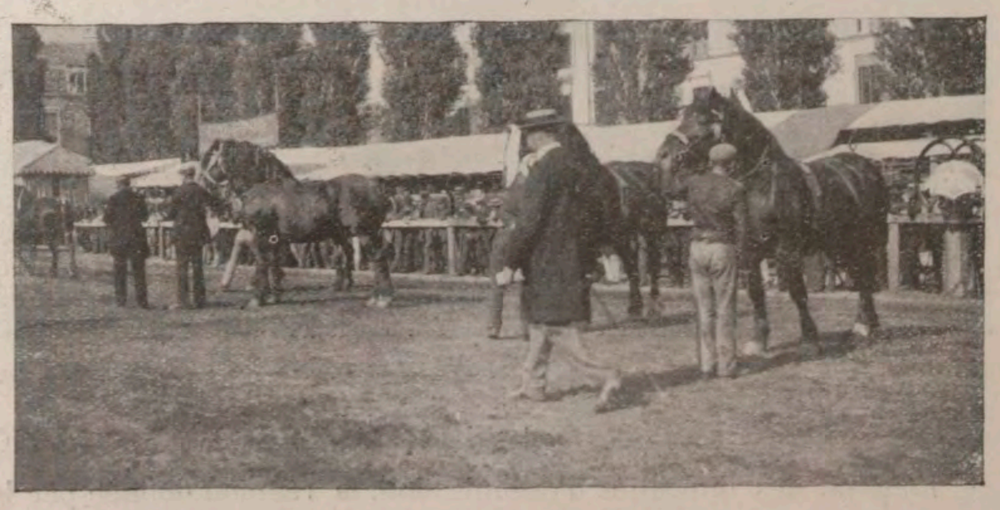
Comme ce concours hippique de Gand — très curieux à plus d'un point de vue — a précédé de quelques jours le concours hippique de Boulogne-sur-Mer dont nous nous occuperons dans un de nos prochains numéros, nous avons cru intéressant de donner à nos lecteurs quelques-uns des types de chevaux flamands primés. Ils pourront ainsi comparer avec les chevaux boulonnais également primés et dont nous donnerons aussi les portraits.

PAUL MÉGNIN.

(*Clichés de M. Vomereur.*)



Les juments de 4 ans devant le jury.



Les étalons de 4 ans devant le jury.

Pêches étranges et Pêcheurs étrangers[1]

(Suite et fin)

Une pêche tout à fait pittoresque et qui forme un pendant à la chasse au faucon, c'est la pêche au cormoran au Japon, pêche qui ne se fait qu'à la lueur des torches. Quatre hommes montent dans chaque bateau; à l'avant est le maître pêcheur qui a la direction de douze oiseaux pendant que son second n'en a que quatre. Un troisième, nommé kako, tient un appareil en bambou avec lequel il doit faire le plus de bruit possible. Chaque cormoran a, autour du cou, un anneau de métal juste assez large pour lui permettre d'attraper sa proie, mais trop étroit pour qu'il puisse l'avaler, et une corde fixée autour de son corps par des fanons de baleines, afin de ne pas le blesser, le relie au bateau.

La lueur des torches attire les poissons, le kako fait son tapage et les cormorans plongent. Dès que l'un d'entre eux a pris quelque chose, on le ramène et on lui retire de force le poisson qu'il fait de vains efforts pour avaler. Ces cormorans, dressés tout jeunes, travaillent ainsi dix ou douze ans et peuvent en une heure prendre jusqu'à 130 poissons.

L'appareil que tient le sauvage que nous montre la photographie suivante est une grande cuiller à pêche employée par les naturels des îles Murray dans le détroit de Torrès. A certaines époques de l'année, des bancs immenses de petits poissons, chassés par les requins, viennent tout au bord du rivage et sont facilement pris avec des cuillers par les indigènes qui plongent au beau milieu d'eux.

La construction compliquée que l'on peut voir ensuite s'appelle « baschal » et est employée au Bengale. Comme ces enchevêtrements de perches gênent beaucoup la circulation fluviale, elles sont interdites, mais comme d'un autre côté grâce à ces « baschals » d'énormes quantités de poissons sont prises, sitôt qu'ils sont détruits, les habitants les élèvent de nouveau. Ils se composent de tiges de bambou fixées dans la rivière et liées entre elles solidement. Deux autres longues perches s'appuient sur la charpente ainsi formée et la dépassent pendant que leurs extrémités plongent dans l'eau avec le filet dans lequel le courant, extrêmement rapide, apporte sans cesse une multitude de petits poissons trop faibles pour lui résister. Un homme monte alors sur la charpente de bambou et, faisant levier, pèse de tout son poids sur les extrémités des bras du filet. Celui-ci est ainsi soulevé hors de l'eau et un autre pêcheur n'a qu'à le vider dans sa barque. Puis, pour conserver frais le poisson ainsi capturé, il l'enferme, tout vivant, dans de grandes cages qu'ils attachent derrière le bateau et qu'ils traînent dans l'eau pendant plus de cent cinquante kilomètres jusqu'à Calcutta. En somme, bien souvent, à la halle, on envierait ce système.

Mais, partout, on retrouve le harpon comme instrument primitif, mais sûr, de pêche. Il suffit de regarder la pose admirable du pêcheur que représente une de nos photographies. Comme beauté de lignes, cela vaut certainement le lancement des disques chez les Grecs.

(1) Voir les numéros 45 et 46.

Pêche au Japon, par cormorans.

Les plus grandes expéditions de pêche ont lieu la nuit en général dans les îles de ces parages. Dès que le soir tombe, surtout par les ciels sans lune, trente à quarante barques quittent le rivage afin de fournir de poissons les marchés du matin. Quelques pêcheurs tiennent en l'air d'énormes torches faites de branches sèches de noix de coco qui laissent des traînées lumineuses sur les flots et permettent de suivre les évolutions des gros poissons se disputant les appâts. Les coups de harpon se succèdent, les barques s'emplissent à sombrer.

Ce sont les femmes qui, à terre, réparent les filets et préparent les poissons, et à contempler le calme labeur, le paysage reposant que nous montre la photographie suivante, on se sent presque pris à envier ces gens si près de la nature — nous qui en sommes si loin.

L'énorme filet que nous voyons ensuite est en usage en Chine, non loin de la ville de Wen-Dhow. Son maniement est très facile à comprendre : les tiges qui le soutiennent s'abaissent graduel-

Indigène de Murray avec sa cuiller à pêche.

Pêcheurs partant pour une expédition.

(Photographie F. Homes, Tahiti.)

Pêche au Bengale. — Bambou (Baschal).

lement jusqu'à ce qu'il soit immergé dans l'eau. Sans la moindre fièvre, sans la plus petite excitation on attend que des poissons, gros ou petits, viennent rôder au-dessus de lui et on le relève aussi tranquillement qu'on l'avait descendu. Les Chinois, gens fort superstitieux, ne relèveraient même à aucun prix ce filet en présence d'Européens. Ils affirment que la vue d'un « diable étranger » jette un sort au poisson et même l'empoisonne. Un Européen, lors des émeutes de 1884, faillit même être lynché parce que, bien innocemment, il s'était trouvé là au moment où on tirait ce filet hors de l'eau.

Et se trouve ainsi terminé ce petit voyage autour des pêches lointaines, au cours duquel nous avons pu constater que les sauvages faisaient preuve d'une ingéniosité au moins égale à la nôtre en cette matière. N'en sommes-nous pas resté au classique épervier et au non moins classique et immuable et si philosophe pêcheur à la ligne que toutes les rivières de France vont pouvoir contempler cet été, trempant mélancoliquement son fil dans l'eau, tout en rêvant à d'autres choses.

MAURICE RAVIDAT.

(Photographie de Mme S. Hoare, Tahiti.) **Indigènes harponnant le poisson.**

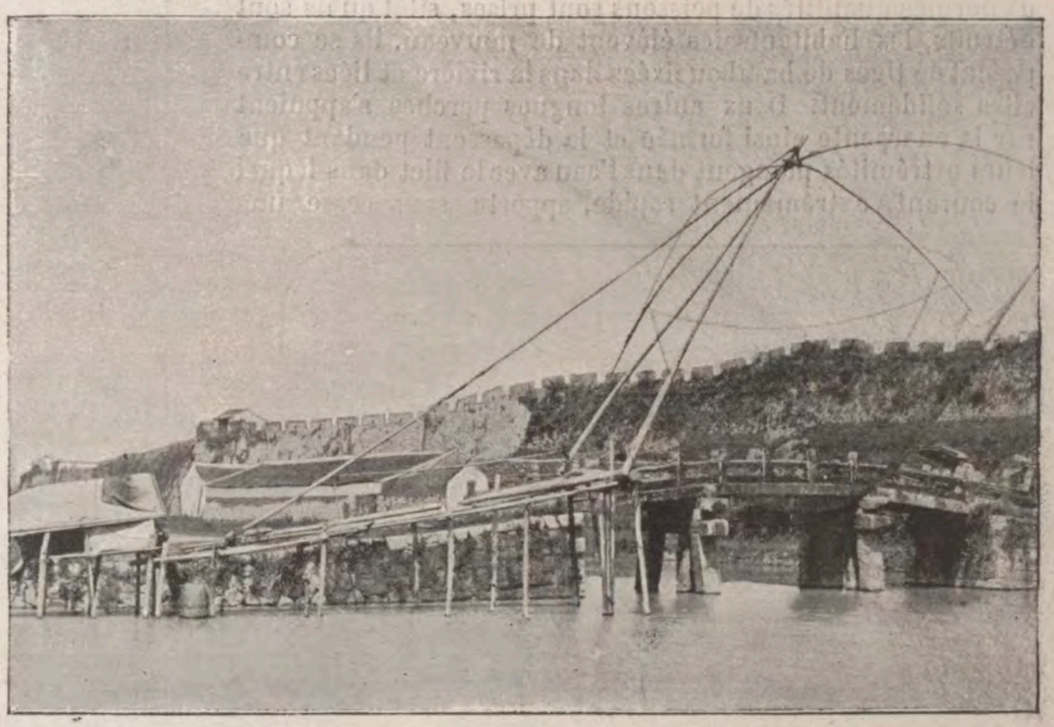
La " Vie au Grand Air " à Saint-Pétersbourg

On sait que l'Automobile-Club de France projette d'organiser pour 1900 une course gigantesque de Paris à Saint-Pétersbourg. Le comité du cercle a chargé MM. H. Thévin et Houry d'aller reconnaître la route en automobile afin de se rendre compte *de visu* si vraiment cette épreuve est organisable. M. Houry sera accompagné dans ce voyage par un journaliste russe bien connu, M. L. A. Jouques.

MM. HOURY et L. A. JOUQUES ont bien voulu nous promettre de publier dans la *Vie au Grand Air*, le compte rendu illustré de leur mission.

Ce sera pour nos lecteurs une bonne fortune que d'apprendre la vérité sur les routes russes par une source aussi autorisée.

(Photographie F. Homes, Tahiti.) **Hutte d'un pêcheur, à Tahiti.**



Un gigantesque filet de pêche, à Wen-Chou.

LA COUPE DE FRANCE

Vers la fin de l'année 1890, plusieurs yachtsmen réunis dans les bureaux du journal *Le Yacht*, recherchant les moyens d'encourager le yachting français au point de vue national, décidaient la constitution d'une société qui prit le nom de « Comité du Yacht Français » et avait pour but de pousser à l'étude et à la construction des yachts en France, d'encourager les yachtsmen français à prendre part aux courses étrangères, de former des équipages pour manœuvrer nos yachts et des skippers pour les mener, en un mot de placer le yachting français sur un point d'égalité avec le yachting anglais, dont, jusqu'alors, il avait été tributaire.

Ce comité avait pour président d'honneur le vice-amiral Jurien de la Gravière et pour président actif M. Félix Faure, alors simple député; les vice-présidents étaient MM. E. Pérignon, A. Demay, Gaston Ménier, Duprat, et R. Vuillaume, directeur du journal *Le Yacht*; M. G. Fournier remplissait les fonctions de secrétaire-trésorier.

Aussitôt constitué, le comité ouvrit une souscription qui lui permit de distribuer une dizaine de mille francs en primes d'encouragement aux bateaux de construction française et il vota en outre la fondation d'une course internationale qui serait ouverte aux yachts de 5 à 20 tonneaux, sous certaines conditions formulées dans un règlement spécial que le manque de place ne nous permet pas de reproduire ici.

Le prix de cette course est la « Coupe de France », exécutée par la maison Cardeilhac et offerte au Comité du Yacht français par le baron Arthur de Rothschild. Le dessin que nous en donnons permet de se rendre compte de la beauté de cette œuvre qui est bien, dans toute l'acception du terme, un véritable objet d'art.

La Coupe fut courue pour la première fois, à Brest, les 6, 7 et 8 septembre 1891; mais comme les délais prévus par le règlement pour l'engagement des yachts étrangers ne permettaient pas à ceux-ci de prendre part à cette course, elle ne réunit que des bateaux français — ce qui ne l'empêcha pas d'être fort intéressante. Sept yachts s'étaient fait inscrire et se présentèrent au départ : *Marguerite*, dériveur de 16 tx, à M. Normand; *Ariel*, cotre de 8 tx, 5 à M. Férodias; *Arlequin*, dériveur de 9 tx, 6 à M. Liébault; *Stella*, cotre de 11 tx, à M. Thubé-Lourmand; *Saint-Yves*, cotre de 9 tx, 9 à M. Pilon; *Gallia*, sloop de 20 tx, à M. Loste; *Luciole*, cotre de 20 tx, à M. Richard.

C'est ce dernier qui sortit vainqueur de la lutte et M. Richard resta détenteur de la Coupe jusqu'en 1895, époque à laquelle l'Union des yachts français, n'ayant encore reçu aucun défi de l'étranger, résolut d'organiser une course nationale dont la Coupe de France serait l'enjeu.

Disons en passant que, en 1892, le Comité du Yacht Français ayant fusionné avec l'Union — qui venait d'être fondée — la Coupe était devenue de ce fait la propriété de la nouvelle société d'encouragement.

Six yachts se disputèrent la possession de la Coupe dans les épreuves courues à Brest les 29 et 30 juin 1895, ce sont : *Julie*, cotre de 8 tx, 6, à MM. Van Bergen et Joyant; *Luciole II*, cotre de 9 tx, 9 à M. Viton; *Alyette*, cotre de 10 tx, au marquis de Tholozan; *Menhir* (ex-Gallia) de 20 tx, au comte de Broc; *Joyeuse*, cotre de 19 tx, à MM. de Laire et Bouriat; *Bettina*, cotre de 18 tx, au baron Edouard de Rothschild.

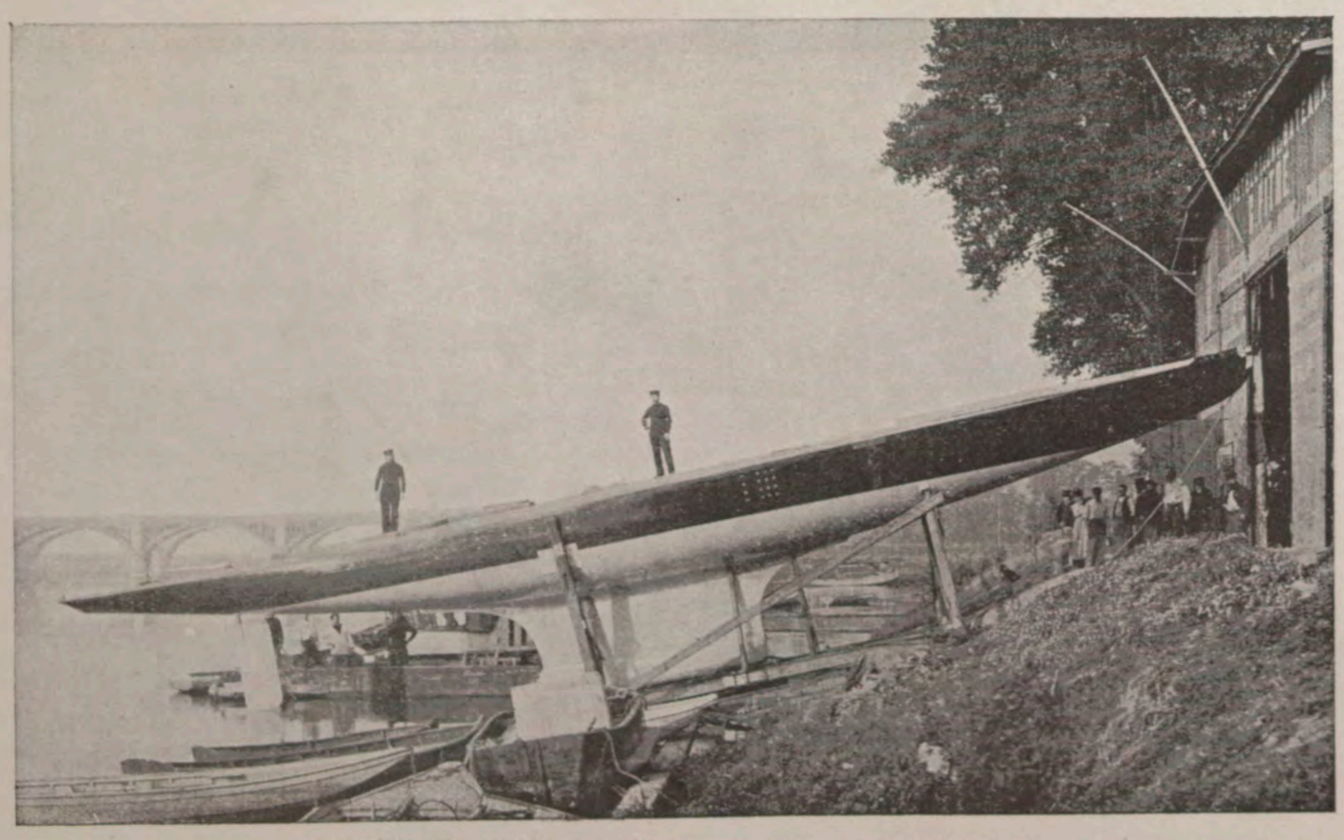
Bien qu'il eût à lutter contre trois concurrents de construction extra-moderne — *Alyette*, *Luciole II* et *Joyeuse*, tous trois purs bulb-keel — *Bettina* gagna brillamment les deux premières épreuves et l'Union décerna au baron Ed. de Rothschild une réduction de la Coupe de France.

Cependant le but que s'étaient proposé les fondateurs de ce prix n'était pas encore atteint, mais il devait l'être bientôt. En effet, le 10 mai 1897, MM. John H. Gretton, vice-commodore, et Dick Barclay, hon., secrétaire du Royal Temple Yacht Club, adressaient au conseil de l'Union des Yachts Français un défi pour la Coupe, au nom de M. Harrison Lamber, propriétaire du 20 tx, *Gloria*. Cette fois la course devenait internationale, il fallait se mettre en mesure de défendre énergiquement la Coupe, et l'*Esterel* fut mis en chantier pour le compte d'un syndicat de yachtsmen présidé par M. Henri Menier.

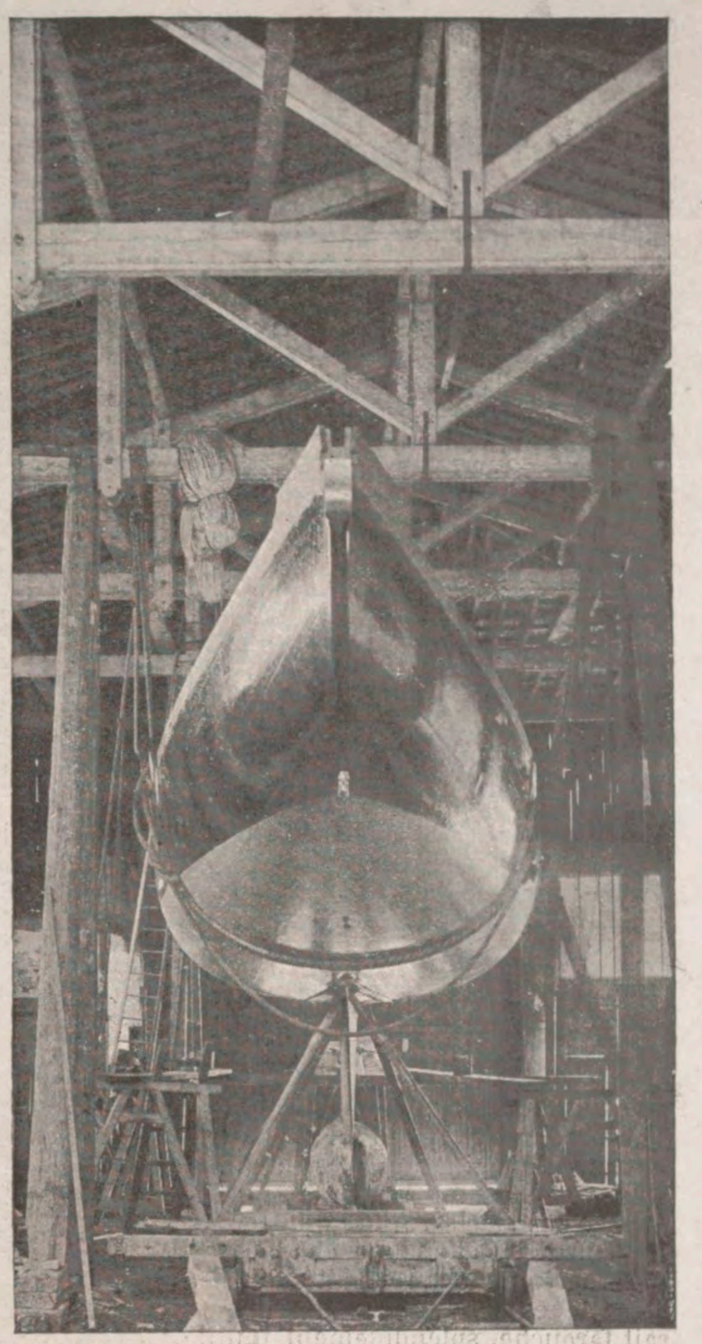
Le yacht 20 tx l'*Anna*, à M. Boni de Castellane, champion français pour la Coupe de France. Première sortie de l'*Anna*, le 22 juillet 1899.

Les deux champions se rencontrèrent à Cannes les 7, 9 et 12 mars 1898 et l'événement est encore trop près de nous pour qu'il soit nécessaire d'en rééditer les détails. Rappelons simplement que, après avoir gagné la première épreuve, *Gloria* fut battu dans la seconde, et, sans une avarie survenue à l'*Esterel* dans la finale, la victoire serait peut-être restée au bateau français qui perdit cette dernière manche de 15 secondes seulement !

Quoi qu'il en soit, la Coupe de France étant partie en Angleterre, c'est en Angleterre qu'il fallait aller la chercher, et un défi fut donc lancé au Royal Temple Yacht-Club par l'Union des yachts



Le lancement de l'*Anna*, à Maisons-Laffitte, le 18 juillet 1899.



L'*Anna* dans les chantiers Pitre, à Maisons-Laffitte.

français, au nom du comte Boni de Castellane, propriétaire de l'*Anna*, il y fut répondu au nom de M. E. Hore, propriétaire de *Laurea*. Les deux yachts ont été spécialement construits pour cette course : *Laurea* par MM. Summen et Payne, *Anna* par M. A. Lein, sur les plans de M. E. Chevreux qui avait déjà dessiné l'*Esterel* et *Bettina*.

HENRI PHILIPPE.

(Photographies de G. Richard.)

La Coupe.
Don de M. le baron Arthur de Rothschild (Haut. 0m50).

Les Gourgs-Blancs (3116 m.).

Glacier supérieur des Posets (3 367 mètres).

Aux Pyrénées

Pic du Passage (3 106 mètres).

La montagne, plus encore que la mer, exerce un invincible attrait sur l'imagination des hommes. C'est qu'elle est restée immuable depuis des siècles. Alors que tout se transformait, alors que chaque jour un progrès nouveau venait adoucir et compliquer l'existence, elle demeurait farouche, splendidement inutile, grandie par son isolement. En s'éloignant de nous, elle devint de plus en plus l'asile de nos rêves, le sanctuaire inviolé où nous mettons le meilleur de nous-mêmes, nos désirs, nos espoirs, nos regrets aussi.

Les Pyrénées sont mal connues. Elles sont en France, trop près, au bout de la France trop loin. Quelques villes d'eaux qu'on voit figurées sur les murs en grossières affiches, ont réduit à des dimensions de prospectus leurs beautés démesurées. On les croit charmantes seulement; elles sont terribles. Elles ont, comme tout en ce monde, une double face de terreur et de grâce, et elles pleurent plus souvent qu'elles ne sourient.

Luchon ne montre que leur sourire. Le vallon fleuri qui sert de couche à la Reine des Pyrénées est un décor harmonieux, lieu fait pour charmer les regards et retenir les cœurs. Rien de rude, rien de violent dans le paysage : des prés verdoyants, des chaumières où, après dîner, on voudrait vivre et mourir, des allées d'ombre qui rendent les causeries graves. Et les femmes ont ici une allure plus troublante qu'en aucun lieu du monde. Toutes sont jolies, toutes semblent désirer qu'on les aime, — oh, pas pour toujours, mais tout de suite, la saison est si courte!

Cependant, montez sur le chemin qui domine les Thermes. Regardez à vos pieds : Luchon, quelques toits bleus couronnés de fumée. Regardez devant vous : les glaciers, mille pointes noires couronnées de nuages. Demandez des noms : Sauvegarde, Maladetta, Crabioules, Litayrolles. La brise vous apportera la fraîcheur des neiges éternelles, votre poitrine s'élargira au souffle du vent glacé. Écoutez le conseil des choses, brisez le lien qui vous attache aux plaisirs faciles, allez reprendre contact avec la terre maternelle qui est si vieille et si jeune!

La conquête pourtant n'est pas facile. Elle exige du courage, de la résignation, de l'amour surtout. La montagne est perfide, il faut l'aimer profondément pour supporter ses caprices de femme. Et puis elle dort, elle en a bien le droit depuis le temps qu'elle est debout, si près du ciel. Elle ne veut pas qu'on l'éveille, elle se défend âprement. Elle a des aides

Le Perdighero (3 220 mètres).

Arête du Néouvieille.

Le Néouvieille (3 092 mètres).

Dôme du Néthou (3 404 mètres).

redoutables : le soleil qui rend fou, le brouillard qui rend aveugle, le froid qui tue.

Songez donc, là-haut, il n'y a rien ; pas de maisons, pas de sentiers, pas de sources. L'eau des glaciers est un fade breuvage qui a un goût de mort. On est parti à cheval pour les excursions consacrées, la vallée du Lis, le lac d'Oo, le port de Vénasque, on est en bande joyeuse, avec des amazones raides, campées sur les selles en cuir fauve. On rit, on bavarde, on boit, on fume. On s'arrête pour déjeuner sur l'herbe, on regarde. On regarde d'un œil distrait les corniches qui bordent la muraille du cirque, on estime les distances qui semblent petites. On voudrait prendre sa canne, grimper en se promenant...

Non ! Ce pic qui paraît s'élever d'un effort vers la nue n'est qu'un amas de rochers branlants qui se détachent sous le pied, on construirait une ville avec ces éboulis que vous prenez pour des caillous. Cette brèche est une coulée de schistes, cette crête est disloquée par la foudre, et les crevasses sont pareilles à des lèvres bleuies de mortes ! Il y a derrière ce premier gradin qui barre l'horizon, des vallées et des vallées, des lacs et des lacs. Et à mesure qu'on monte, courbé vers le sol, les vallées s'encombrent de neiges et de blocs, les lacs s'emplissent de glaçons, deviennent d'immobiles cuves, gelées au bord, où flotte sur l'eau laiteuse la flottille craquante des ice-bergs. Il n'y a d'autres habitations dans ces déserts que l'abri naturel d'un roc effondré, d'autres passants dans ces solitudes que des troupes d'isards, d'autre bruit dans ce silence que le fracas des avalanches.

N'allez pas croire cependant que la montagne soit farouche. Elle est maternelle et bonne à ceux qui savent, sans la forcer, lui demander son secret. Si elle est triste, c'est qu'elle est vieille.

Ceux qui ont osé monter vers ces pics muets ont dû abdiquer tout orgueil, déployer toute énergie. Ils sont partis, armés de simple courage, confiants dans leurs forces neuves, mais résignés d'avance. Ils ont couché tout habillés dans d'humbles cabanes, auprès de rudes bergers qui partageaient avec eux le pain et le lait ; en échange, ils leur ont donné un peu de ce vin des plaines. Ils ont connu les longues marches à travers les arides défilés, les tortures du ventre creux, de la gorge sèche, des épaules coupées par les courroies du sac. Ils ont connu aussi l'effroi des tempêtes. Ils ont creusé pour y tailler des pas la croûte vitreuse de la glace ; couchés à plat ventre, ils ont senti passer sur eux la mitraille des pierres. Ils savent l'épouvante d'errer perdus dans le brouillard, et l'ivresse aussi de planter le bâton sur la cime enfin conquise.

Pic du Milieu (3 354 mètres).

Col Coroné (3 350 mètres).

Mais parce qu'ils ont supporté toutes les peines, ils ont obtenu toutes les joies.

Toutes les joies, c'est vrai ! L'existence qu'on mène là-haut ne ressemble à aucune autre. Elle ne connaît pas d'entraves ; elle se modèle directement sur la nature, elle suit sa règle austère.

On ne marche plus aujourd'hui, on n'a pas le temps, on court. Et pourtant la marche est un art véritable, profond et subtil, le seul qui rende au corps humain déformé un peu de sa noblesse d'autrefois. Sa beauté réside en sa simplicité et son secret tient en deux mots : aller lentement et ne jamais s'arrêter. Pour cela, il importe d'épargner ses forces d'abord, et de les combiner avec celles de ses compagnons ensuite. Que le premier pas d'une journée de dix-huit heures soit, déjà, en traversant le jardin pour les adieux, un pas de montagne.

Parfois, après de longs silences on s'arrête en même temps. Debout toujours — car il ne faut à aucun prix s'asseoir — nous regardons. En une seconde le paysage nous pénètre. Immobiles, nous nous laissons avec ivresse dominer par lui. On hoche la tête. Sur un signe, on repart.

Que de pensées sous nos fronts inclinés, que de lueurs dans nos yeux troubles, quand le visage rouge, les joues trempées, nous dépassons les rochers et les lacs muets ! Ceux qui nous verraient pourraient croire qu'il y a de l'hébétement sur nos faces de brutes : il y a de l'extase.

Tout homme de bonne volonté peut la goûter.

Du Neouvieille au Néthou, des Gourgs Blancs à la Munia, au fond des vallées, au flanc des glaciers, au bord des sources, elle est partout, dans ces Pyrénées si belles, si grandes, si charmantes.

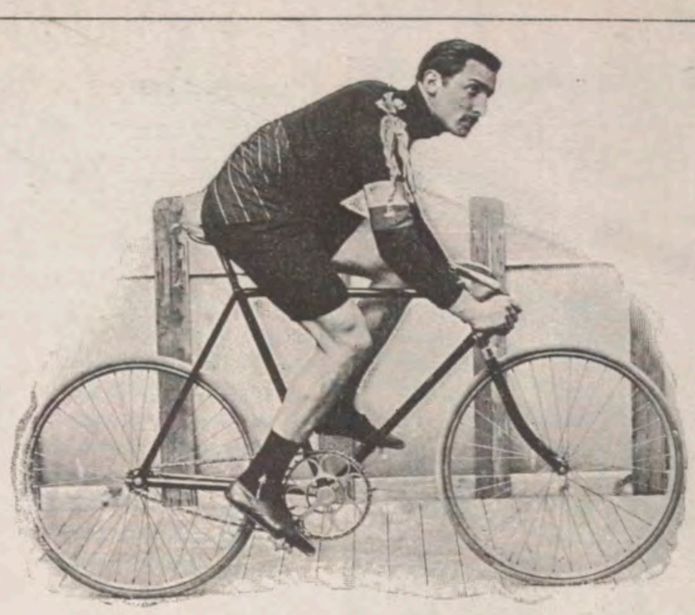
Il faut aimer la montagne pour tous les bienfaits qu'elle dépose en nous. Il ne faut pas en parler avec orgueil, ni avec mépris. Il faut, pour aller la voir, être seul, ou avec son ami le meilleur.

La beauté, qui n'habite plus les sentiments, s'est réfugiée dans la nature infinie. C'est là qu'il faut monter pour la retrouver, car, suivant la parole de Chateaubriand, « l'esprit de l'homme emplit aisément les espaces de la nature, et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule pensée de son cœur ».

Henry Spont.

(*Clichés de M. H. Spont.*)

La Quinzaine Cycliste



Bourrillon champion de France vitesse (16 juillet).

La quinzaine qui vient de s'écouler a vu se disputer deux des épreuves classiques par excellence du cyclisme, les deux championnats de France, vitesse et fond. On sait que le premier est revenu à Bourrillon qui a pris là une revanche de ses défaites successives du Grand Prix de Paris.

Quand au championnat de fond, il a été pour le jeune Edouard Taylor l'occasion d'une nouvelle victoire. Le « gosse rouge », comme on l'a surnommé, semble d'ailleurs marcher sur les traces de cet autre gosse, Michael.

Il en a presque la silhouette, comme il en a le caractère, taciturne et peu communicatif. Un peu plus penché sur sa machine que Jimmie, il donne cependant comme celui-ci l'illusion de suivre tous les trains sans avoir jamais à pousser.

Nous voilà donc dotés de deux champions, jusqu'à l'année prochaine. Mais, contrairement à ce

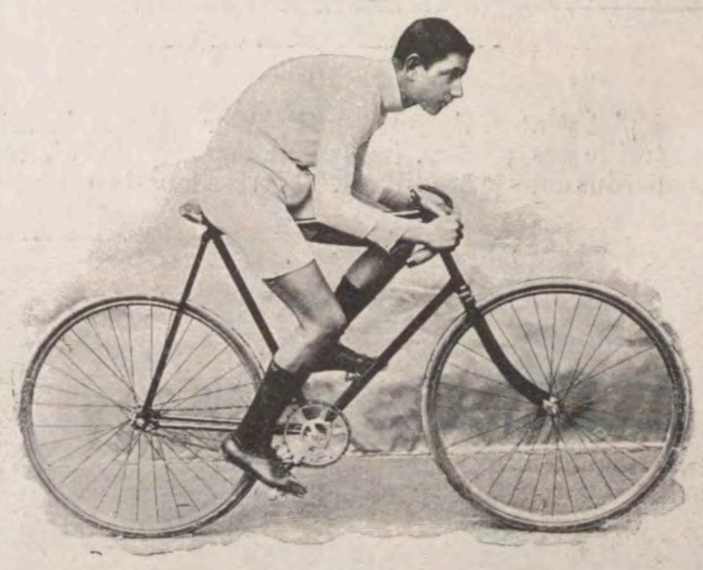
La course des employés du Comptoir d'Escompte, autour de Longchamp. — Le départ. (23 juillet.)

que l'on pourrait croire, ni l'un ni l'autre ne défendront les couleurs de la France dans les rencontres internationales, et aux championnats du monde qui vont se disputer au Canada, ni Bourrillon, ni Taylor ne figureront.

Nous avons il est vrai, en ce moment, en Amérique un représentant du cyclisme français, Henri Fournier, qui fut un des meilleurs coureurs de son temps, en 1892 et 1893 principalement. Mais Fournier a abandonné la bicyclette pour le motocycle, et c'est en qualité de motocycliste, qu'il figure dans les réunions de New-York. Les journaux new-yorkois avaient même annoncé qu'il était tombé de machine et s'était tué dans sa chute. Une dépêche d'agence apporta à Paris la nouvelle qui fut reproduite par tous nos confrères politiques. Fort heureusement, la nouvelle était fausse et Henri Fournier continue à se porter comme un charme.

Nous avons assisté, d'autre part, la semaine dernière à des épreuves moins classiques, mais qui ont eu aussi leur côté intéressant. C'est ainsi qu'autour de Longchamp s'est disputé sur 50 kilomètres, le Grand Prix Cycliste du *Journal* auquel participèrent les gagnants des différentes épreuves corporatives organisées par notre confrère. C'est un jeune imprimeur minerviste, Aristide Dubois qui en est sorti vainqueur. C'est un garçon qui promet, car, pour la première fois qu'il prenait part à une course il a réglé facilement un joli lot d'amateurs de toutes nos fédérations.

Henri Fournier, dont les journaux américains ont annoncé faussement la mort.

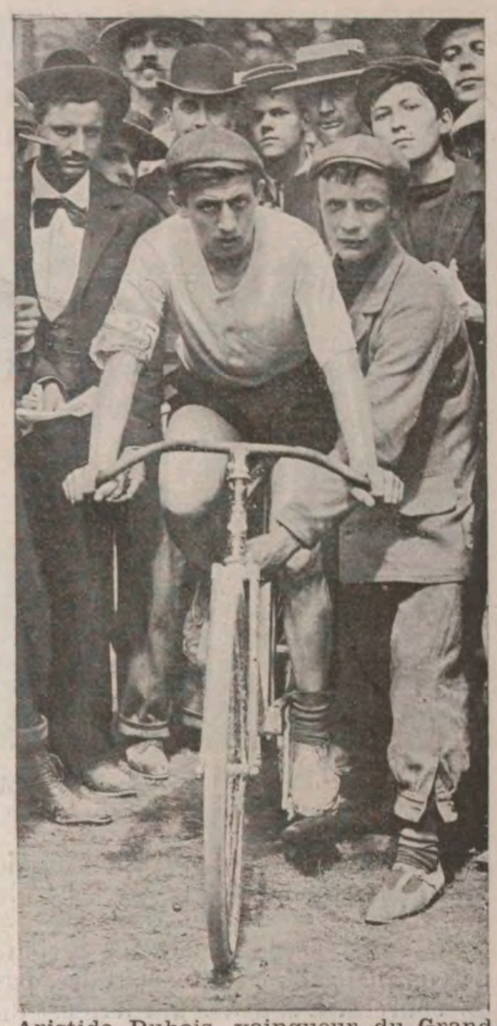


Édouard Taylor, champion de France de fond ; 100 kilomètres en 1 h. 59 m. 58 s. 1/5 (23 juillet).

Enfin, le même jour, les employés du Comptoir d'Escompte ont fait courir sur cette même route de Longchamp une course de 50 kilomètres dont notre photographie représente le départ.

M. V.

Nous publierons dans notre prochain numéro le compte-rendu illustré de la course d'automobiles Paris-Saint-Malo.



Aristide Dubois, vainqueur du Grand Prix cycliste du *Journal* (23 juillet).

Pour être propriétaire

C'est un véritable service à rendre aux amateurs de campagne que de leur signaler les terrains du Parc de la Faisanderie, situés à Ablon.

La nouvelle gare d'Orléans, dont les travaux avancent à vue d'œil, mettra ce Parc à 15 minutes du cœur de Paris. Les terrains se vendent actuellement 3 fr. 50 et augmenteront certainement de valeur lors de l'ouverture des gares du quai d'Orsay et de la place Saint-Michel. C'est une occasion unique de devenir propriétaire à peu de frais et de doubler son capital en peu de temps. S'adresser 61, rue des Petits-Champs.

PNEUMATIQUE
Michelin
CLERMONT-FERRAND
Le Père des Démontables.

QUINQUINA DUBONNET
APÉRITIF
dans tous les Cafés.

ROUES CAOUTCHOUTÉES
25, RUE BRUNEL
8, RUE DU DÉBARCADÈRE
VINET

Vital
PNEUMATIQUE

Le Gérant : VICTOR VOINOT.
6441. CORBEIL. — Imprimerie ÉD. CRÉTÉ.